Zimmermann & de Perrot

Après des études de décorateur en Suisse et un passage remarqué par le Centre national des Arts du cirque de Châlons-en-Champagne (sa promotion sera mise en scène dans *Le Cri du Caméléon* par Josef Nadj), **Martin Zimmermann** s'installe à Zurich. Il y croise un jeune DJ autodidacte, diplômé des Beaux-Arts qui s'est mis à la composition musicale, **Dimitri de Perrot**. Entre les deux jeunes gens, la complicité est immédiate. Curieux de tout, ils décident de s'associer pour inventer des spectacles dans lesquels ils pourront « fusionner musique, cirque, danse et arts visuels ». Depuis une décennie, du plateau tourne-disque de *Gaff Aff* à la scène à bascule d'*Öper Öpis*, ces artisans de génie sculptent une œuvre facétieuse et singulière. Le cœur même de leur univers réside dans les décors mouvants qu'ils créent et peuplent de personnages, souvent seuls, qui se croisent, échangent et se séparent, sans dire un mot, exprimant leurs sentiments par le biais de leur seul corps. Un langage sans parole méticuleusement agencé, minutieusement mis en images, un dispositif terriblement inventif, d'une vélocité ébouriffante qui, par moments, laisse place à des suspensions et des temps de contemplation. Cette alternance de tons crée un monde poétique, teinté d'humour et de découverte sonore, un univers unique, né du dialogue permanent que Martin Zimmermann et Dimitri de Perrot entretiennent pour évoluer, comprendre le monde qui les entoure et en donner une vision profondément humaniste. Pour leur première participation au Festival d'Avignon, ils présentent un travail nouveau pour eux, où leurs personnages parlent et où ils sont, eux-mêmes, absents du plateau. Pour *Chouf Ouchouf*, ils ont en effet accepté de mettre en scène le **Groupe acrobatique de Tanger**, dix garçons et deux filles qui ont décidé d'envisager sous une approche contemporaine l'art séculier dont ils sont les héritiers : l'acrobatie traditionnelle marocaine.

Plus d'informations : www.zimmermanndeperrot.com

Entretien avec Martin Zimmermann et Dimitri de Perrot

Comment vous êtes-vous rencontrés ?

Martin Zimmermann : À l'occasion de soirées musicales pendant lesquelles Dimitri se produisait comme DJ. Nos formations artistiques étaient différentes, mais nous avons fréquenté tous les deux des écoles d'art, ce qui a nourri nos discussions sur la peinture ou les arts plastiques. Nous nous sommes très vite aperçus que nous avions des regards assez proches dans ces domaines.

Dimitri de Perrot : Il faut dire que dans les années 90, il y avait énormément de soirées dans des clubs, dans des caves, dans des lieux alternatifs plus ou moins squattés de la ville de Zurich, qui, laissait une grande liberté aux jeunes créateurs. Dès l'âge de quinze ans, j'ai commencé à mixer et à donner des concerts avec mes platines ; À vingt ans, lorsque nous nous sommes rencontrés, j'avais déjà une grande pratique.

M. Z. : Dimitri était un vrai citadin de Zurich alors que moi, je venais de la campagne. J'ai tout de suite été très attiré par ces soirées. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à danser.

Aviez-vous une formation de danseur ?

M. Z. : Pas du tout. À l'origine, j'ai une formation de décorateur puis j'ai entamé une formation de circassien à Paris et au Centre national des Arts du Cirque de Châlons-en-Champagne qui venait d'ouvrir. Mais j'ai toujours aimé la danse, qui me permettait de satisfaire mes besoins de dépense physique et, surtout, j'ai toujours été curieux d'autres univers, tout comme Dimitri. C'est cette curiosité permanente qui a été le ciment de notre association. Pendant que j'étais au CNAC, Dimitri continuait à pratiquer la musique et nous avons eu beaucoup d'échanges sur nos pratiques avant de produire ensemble des spectacles

D. de P. : Je n'ai jamais appris la musique et je ne sais toujours pas jouer d'un instrument. C'est la technique de production de son qui me passionne. J'ai commencé à composer avec un ordinateur, puis j'ai essayé avec des platines dont j'avais envie de faire un véritable instrument de musique. Déjà, sans m'en rendre vraiment compte, je faisais un pas vers le théâtre puisque le DJ se met en scène avec des objets très visuels et aussi, il est en permanente observation de la foule qu'il va guider avec sa musique. Quand nous avons décidé de travailler ensemble, ç'a été un immense plaisir de découvrir qu'il y avait un véritable espace pour faire entendre cette musique. Elle est devenue notre support pour raconter l'histoire des personnages que nous mettons en scène. Cette fascination que nous avions pour les êtres humains, souvent solitaires, que nous rencontrions dans les villes, est aussi une bonne raison pour expliquer notre désir de travailler ensemble.

M. Z. : Nous étions également attirés par ce qui composait le monde extérieur à cette ville profondément germanique qu'est Zurich. Ma volonté d'apprendre le français, qui est la langue maternelle de Dimitri, venait de cette envie d'ouverture. Dès nos premiers travaux, nous avons clairement fait le choix de jouer hors de Zurich et hors de la Suisse. Il nous fallait être ailleurs.

Le lieu de représentation est-il primordial pour vous ?

D. de P. : Comme nous ne sommes pas des artistes de la parole, la scénographie est essentielle, pour parler du monde sans utiliser les mots. C'est là que les corps vont exprimer nos pensées. Nous créons d'abord un univers pour que les acteurs et les danseurs puissent se heurter à lui et ensuite l'apprivoiser. Nous répétons longtemps en passant par des phases où nous haïssons ce lieu, toujours clos, que nous avons inventé, car il est aussi très contraignant.

La contrainte vous apparaît-elle essentielle pour développer votre travail ?

M. Z. : Oui car elle permet d'approfondir les personnages. Nous savons d'avance où ils vont vivre et nous pouvons rêver à eux. Les personnages se définissent petit à petit. Il y en a un qui va avoir le droit d'aller à tel endroit, un autre à qui le même déplacement sera interdit ; l'un pourra passer une porte, l'autre non et à travers ces possibilités ou ces interdits, les personnages se dessinent de plus en plus précisément. Chez nous, le théâtre naît de cela, un théâtre qui peut être considéré comme étant lié à une esthétique de cinéma muet ou, d'une façon plus contemporaine, comme le développement d'un vidéo clip, avec musique et mouvements.

Les lieux que vous créez sont étonnants…

M. Z. : Parfois tellement étranges que nous nous demandons parfois comment nous avons pu les imaginer ! Et surtout, comment nous allons pouvoir les habiter. Mais comme ils sont construits dès les premiers jours de répétitions, nous nous obligeons à travailler dedans. Plus nous travaillons, plus nous nous rendons compte de la richesse des contraintes que nous nous imposons et que nous imposons aux autres interprètes.

Comment choisissez-vous ces interprètes ?

M. Z. : Nous constituons des mini-sociétés composées de caractères très différenciés, qui nous paraissent pouvoir s'opposer et se contredire. Nous aimons particulièrement les acteurs polyvalents, qui sont libres et prêts à se déplacer dans des endroits inconnus, prêts à se mettre en danger. En même temps, nous cherchons toujours un équilibre entre les différentes familles artistiques de ces interprètes, entre les différents milieux où ils ont grandi et appris leur métier. Nous discutons beaucoup, pour expliciter nos visions, nos obsessions, nos désirs en sachant qu'il n'y a pas de vérité absolue et que notre chemin se fait aussi par beaucoup de détours. Nous discutons aussi avec les artistes pour déterminer la possibilité ou non, pour eux, d'être avec nous sur le plateau. Nous les regardons vivre et bouger car les corps sont essentiels à notre travail. C'est pour cela que nous filmons toujours nos répétitions, même si nous ne les montrons pas aux interprètes. Nous suscitons beaucoup d'interrogations au début des répétitions car nous avons une façon de travailler très particulière.

D. de P. : Déjà, nous sommes deux metteurs en scène, ce qui n'est pas évident. Nous leur offrons aussi un vaste terrain pour qu'ils s'expriment mais un terrain borné, limité à ses extrémités. Certains sont immédiatement en adéquation avec nos propositions, d'autres se perdent et doivent trouver leur chemin avec notre aide.

Vous répétez longtemps ?

M. Z. : Entre cinq et huit mois. C'est nécessaire car nous recourons beaucoup à l'improvisation au début de notre travail. Ensuite, il y a des étapes incontournables pour les acteurs, en particulier le moment où ils ne peuvent plus tricher, quand leur personnage est suffisamment dessiné et qu'ils doivent le faire vivre dans l'espace que nous avons créé. C'est le moment de vérité.

Ensuite vous fixez la structure du spectacle ?

M. Z. : Nous attendons le moment où les personnages sont vraiment présents. C'est parfois un peu difficile de déterminer ce moment, mais en général, on se rend compte que le temps est venu « d'écrire » le spectacle.

Vous êtes metteurs en scène, mais aussi toujours interprètes ?

D. de P. : Pas toujours, mais c'est vrai que nous aimons être sur le plateau pour ressentir le spectacle.

M. Z. : Nos spectacles se fabriquent vraiment ensemble et nous devons être très clairs sur ce que nous voulons ; en étant sur le plateau, nous pouvons être de plus en plus précis. Cela nous permet aussi de nous surprendre, Dimitri et moi, et c'est indispensable pour continuer à travailler ensemble, sans être dans une certaine routine.

Avec *Chouf Ouchouf*, vous n'êtes plus dans le même cadre. C'est une demande qui vous est parvenue. Avez-vous pu choisir vos interprètes ?

D. de P. : En effet, nous avons été sollicités par le Groupe acrobatique de Tanger. Nous pouvions choisir nos interprètes, mais nous avons voulu prendre le groupe tel qu'il était avec toutes les histoires qu'un groupe porte forcément avec soi. Pour nous, c'était un élément de travail, une contrainte de plus. Nous étions aussi confrontés à une culture différente, à des façons de travailler différentes. Nous étions vraiment dans l'inconnu.

Vous êtes donc allés travailler à Tanger. Auparavant, aviez-vous vu le travail que le Groupe acrobatique de Tanger avait réalisé avec Aurélien Bory, *Taoub* ?

D. de P. : Bien sûr, c'était indispensable pour sortir et observer le groupe et son entourage, pour pouvoir imaginer ce que nous pourrions faire avec eux. La pièce nous a beaucoup touchés et aussi la générosité du groupe. Mais nous avons surtout

travaillé sur la projection que nous faisions sur cette ville, sur cette culture et sur le groupe en face de nous. Cela nous a fascinés. Avec Martin, nous avons échangé nos impressions et nos sentiments, établi un dialogue permanent comme pour les autres spectacles.

Est-ce la ville qui est au cœur de votre travail ?

D. de P. : La ville en tant que labyrinthe nous a passionnés. La médina de Tanger est spectaculaire et le sentiment de la perte, de la disparition puis de la réapparition nous a beaucoup habités. Elle reflète des sentiments très humains et existentiels. Nous sommes arrivés à Tanger en janvier pour un séjour de trois jours. Nous avons regardé, nous nous sommes promenés et nous avons imaginé le décor à notre retour, en voulant rendre le choc émotionnel et esthétique que nous avions eu. Puis nous sommes revenus pendant trois mois pour construire le spectacle. Notre idée était de rendre compte de l'originalité de la situation de cette ville tournée vers l'Europe, de ce labyrinthe, de cette nostalgie d'un passé cosmopolite confronté à un présent bien différent.

Avez-vous travaillé sur des personnages dès le début des répétitions ?

M. Z. : Nous avons immédiatement su que nous allions faire un travail sur le groupe, sur la masse plutôt que sur des individus. Une foule qui avance et recule, exactement comme le mouvement des vagues sur une plage. C'était notre cadre pour pouvoir ensuite parler des individus dans le groupe. Il fallait d'abord passer par le groupe pour raconter le mystère et le plaisir de notre rencontre et de nos échanges.

Ce groupe est très soudé, comme un chœur. A-t-il été facile pour ses membres de trouver des personnages individuels ?

M. Z. : C'était notre problème pour équilibrer les moments collectifs et les moments individuels. Nous avons taché d'amener ces acrobates dans notre univers, mais en utilisant leurs outils. Nous nous sommes aperçus qu'il fallait travailler comme nous en avions l'habitude, mais en tenant compte du fait que nous n'avions pas des acteurs en face de nous. Nous avons compris qu'il fallait d'abord trouver l'humour qui habitait notre rencontre plutôt que de construire immédiatement des personnages. Notre pacte reposait sur la confiance qui nous unissait au-delà de nos différences. Il fallait rire les uns des autres et créer la connivence entre nous sur cette base. Le résultat, c'est que le spectacle est vraiment plein d'humanité et de tendresse, car les acrobates se sont découverts eux-mêmes et les jugements qu'ils pouvaient porter les uns sur les autres s'en sont trouvés modifiés. Ceux qui étaient moins utilisés comme acrobates se sont avérés des comédiens étonnants et cela les a valorisés. Ce processus a été long car il était parfois difficile de retrouver d'un jour à l'autre ce que nous avions construit. Il a fallu imposer une grande concentration et une méthode de travail qui permettaient de progresser à partir de ce qui avait été fait avant. Ils continuaient parfois à se produire le soir dans leurs propres spectacles. Mais petit à petit, nous nous sommes trouvés car ils sont d'une honnêteté absolue.

Pour la première fois dans vos spectacles, il y a du texte et des chants. Pourquoi ce choix ?

D. de P. : Ce qui nous intéressait dans ce travail, c'est qu'il nous obligeait à nous transporter dans des endroits que nous connaissions mal. Il y avait par ailleurs la complexité de l'arabe, une langue que nous ne comprenons pas. En fait, ce sont les interprètes qui nous ont proposé les morceaux et notre choix s'est porté vers les chansons qui créaient beaucoup d'émotions dans le groupe, l'obligeant à réagir différemment. Le contenu nous apparaissait un peu secondaire, même si nous leur avons bien sûr demandé ce qu'elles racontaient. Mais nous n'avons pas voulu les traduire pour qu'elles gardent un certain mystère pour les spectateurs, comme ce fut le cas pour nous à la première écoute. Le titre du spectacle vient d'ailleurs d'une chanson.

Souhaitiez-vous décaler leurs numéros ancestraux d'acrobatie ou les avez-vous garder intacts ?

M. Z. : Dans un premier temps, nous avons voulu voir tout ce qu'ils savaient faire techniquement et traditionnellement car l'acrobatie marocaine est très différente de celle que l'on pratique en Europe. Nous voulions voir comment ils bougeaient, comment ils dansaient. C'est à partir de cette matière que nous avons construit le spectacle en les amenant ailleurs, sauf pour l'ouverture qui est dans la plus pure tradition acrobatique de ce groupe familial de Tanger, comme les pyramides humaines. En général, ils font ces numéros dans les hôtels pour touristes, sur la plage, pour les mariages ou d'autres cérémonies. Certains d'entre eux ont été formés très jeunes, parfois assez durement.

D. de P. : Ce qui nous a immédiatement intéressés dans ce travail, c'est qu'ils avaient déjà une histoire entre eux, une longue histoire. Le groupe de travail existait déjà, nous n'avons pas eu à le former et nous nous sommes appuyés sur cet état de fait pour travailler. Ils avaient déjà une masse d'histoires personnelles et collectives à raconter.

On a le sentiment qu'après les numéros d'équilibre collectifs qui ouvrent le spectacle, vous avez cherché le déséquilibre personnel de chaque interprète ?

D. de P. : Oui, car nous ne voulions pas construire un spectacle technique sur l'acrobatie marocaine. Nous voulions, comme pour nos autres spectacles, raconter des histoires d'hommes. Donc il fallait les faire parler d'eux-mêmes afin que l'on puisse les découvrir, établir un lien et faire exister le théâtre. À travers eux, c'est aussi leur univers qu'ils racontent, leur quotidien. Un quotidien où la vie peut s'arrêter brutalement. C'est tellement présent dans la ville que nous en avons été bouleversés. Il y a une immédiateté de la vie, une effervescence qui se perçoit dans la ville. Pour nous qui venons d'une Suisse où nous sommes sécurisés en permanence, où il y a des assurances pour tous les instants de la vie, cela a été un véritable choc.

Cela ne les empêche pas d'avoir un grand humour sur eux-mêmes. Pensez-vous que votre travail les a amenés à plus de distance ?

M. Z. : Lorsque nous nous sommes rencontrés, ils ont pensé qu'il fallait nous montrer seulement leurs bons côtés ; nous avons dû travailler pour leur apprendre à se moquer d'eux-mêmes et des autres, mais toujours avec une grande humanité.

D. de P. : Je ne sais pas, mais ils ne se sentent pas trahis, ils se sentent bien représentés et ont un grand plaisir à jouer. Ils savent qu'ils travaillent dans un certain confort et qu'ils ne sont pas sous chapiteau mais dans un lieu très particulier. Je suis sûr qu'ils ressentent une certaine fierté de jouer cette pièce et que leur entourage est aussi heureux de les voir faire ce qu'ils font.

Avez-vous eu le sentiment de faire un spectacle plus engagé, plus politique ?

D. de P. : Nous ne cherchons pas à faire des spectacles politiques. Nous racontons juste des histoires à hauteur d'hommes. Cela dit, dans ce spectacle, à travers les histoires racontées, nous touchons certainement quelque chose de différent.

M. Z. : Le plus important pour nous, c'est d'avoir rendu présente sur scène la richesse humaine de ces acrobates et de l'univers dans lequel ils vivent. Être juste en transposant et être honnête pour rendre tout ce qu'ils nous ont apporté.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

CHOUF OUCHOUF
(REGARDE ET REGARDE ENCORE)

COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH
durée 1h10

8 9 10 12 13 À 22H

conception, mise en scène et décor **Zimmermann & de Perrot**
composition musique **Dimitri de Perrot**
chorégraphie **Martin Zimmermann**
dramaturgie **Sabine Geistlich**
lumière **Ursula Degen**
son **Andy Neresheimer**
costumes **Franziska Born, Daniela Zimmermann**
coach acrobatique **Julien Cassier**
direction Groupe acrobatique de Tanger **Sanae El Kamouni**

interprété par le Groupe acrobatique de Tanger **Jamila Abdellaoui, Adel Chaâban, Mohammed Achraf Chaâban, Abdelaziz El Haddad, Najib El Maïmouni Idrissi, Amal Hammich, Mohammed Hammich, Younes Hammich, Samir Lâaroussi, Mustapha Aït Ourakmane, Yassine Srasi, Younes Yemlahi**

production Zimmermann & de Perrot
coproduction Grand Théâtre de Luxembourg, Pour-cent culturel Migros, Le Volcan Scène nationale du Havre, Équinoxe Scène nationale de Châteauroux, Espace Jean Legendre Théâtre de Compiègne, MC2 Grenoble, Association Scènes du Maroc
avec le soutien de la Ville de Zurich Affaires culturelles, du Service des Affaires culturelles du Canton de Zurich, de Pro Helvetia-Fondation suisse pour la Culture, de la Fondation BNP Paribas, du Service de Coopération et d'Action culturelle de l'Ambassade de France au Maroc, de l'Institut français de Tanger-Tétouan, de la fondation BMCI
avec l'aide de la Compagnie 111 et du réseau Kadmos